

DIMANCHE 10 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2021



« Le Cinématographe amuse le monde entier.
 Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière #02



RÉVÉLATION

LA MAGIE TANAKA

©DR
Maternité éternelle, 1955



C'est parti !

Le festival Lumière 2021 a débuté dans l'euphorie retrouvée d'une salle comble

PAGE 3



©DR
Le Cave se rebiffe, 1961

L'argot des truands

Gros plan sur Albert Simonin

PAGE 2

La pionnière oubliée du cinéma japonais

Tanaka est la femme de tous les exploits. Actrice dans près de trois cents films, comédienne fétiche du trio de cinéastes de génie : Kenji Mizoguchi, Yasujiro Ozu et Mikio Naruse. Son jeu souverain fait d'elle une comédienne qui tend chaque scène qu'elle traverse, comme quelqu'un qui entre tranquillement dans une pièce et que vous ne voulez plus jamais laisser repartir. Sa forte personnalité lui permet de devenir la deuxième femme à passer à la réalisation au Japon. Tanaka cinéaste, ce sont six films dont le point commun est l'exploration de groupes humains obéissant sans le savoir au fameux adage de Jean Renoir qui veut que « ce qui est terrible sur cette terre, c'est que tout le monde a ses raisons ». Très dialoguées, les œuvres de Tanaka expriment une grande volonté de suivre les destins d'être encore jeunes, mais qui ont déjà une certaine expérience de la vie et qui s'apprentent à exister encore bien davantage.

Tournés juste après la seconde guerre mondiale, ses films s'inscrivent dans le grand mouvement qui traverse la planète cinéma d'alors, celui d'une forte envie de vivre, tout de suite. *Lettre d'amour* (1953), *La Lune s'est levée* (1955), et *Maternité éternelle* (1955) dégagent une impression de noir et blanc entre ténèbres et grande luminosité, à hauteur de femme, caméra au milieu d'une petite classe moyenne qui se débat tout le temps. Les personnages clopes au bec, ont des problèmes d'argent, de boulot, des envies d'aimer et pas mal d'incertitudes. Le héros épistolier de *Lettre d'amour* trébuche un épi dans ses cheveux, symbole du désordre de son âme. Les trois filles célibataires de *La Lune s'est levée*, vivent entre tradition, modernité et éternité représentée par exemple par le jeu des mains entre deux jeunes gens timides observant le lever de la lune.

Cette sensualité de la main sur la peau d'un autre, Tanaka la sublime dans des plans bluffants de *Maternité éternelle*, biopic d'une poétesse que la vie maritale rend malade, qui tisse des liens secrets avec *Un ange à ma table* de Jane Campion. On retrouve cette obstination à se dégager des conventions sociales, à vouloir être comprise. « *Après ma mort, je serai libre d'apparaître partout. Sur tes épaules, par exemple* »,

écrit l'héroïne au cœur riche de *Maternité éternelle*. En 1961, avec *La Nuit des femmes*, Tanaka clôt son cinéma de petites communautés humaines par le portrait d'une jeune femme qui veut oublier qu'elle fut prostituée.

Avec les années soixante, Tanaka agrandit le cadre de son image, aborde la couleur et la fresque historique et politique, genre cinématographique jusqu'alors très masculin. En deux films, *La Princesse errante* (1960) et *Mademoiselle Ogin* (1962), la cinéaste révèle un cinéma violemment coloré, au lyrisme visuel digne des films de Douglas Sirk, et proche d'un David Lean par



Imaginez Meryl Streep, Anna Magnani, ou Isabelle Huppert réaliser, entre quelques grands rôles, des films intimes et même des fresques épiques. C'est ce qu'a accompli la japonaise **Kinuyo Tanaka** (1909-1977), star et cinéaste émouvante, perspicace et sensuelle, que nous redécouvrons grâce à Carlotta Films qui ressortira ses oeuvres en salles en avril 2022.

l'ampleur du récit. *La Princesse errante* est une jeune japonaise qui veut être éduquée alors qu'on la marie à un homme puissant en Mandchourie. C'est un film sur le sort tout tracé réservé aux femmes. Jusqu'au bout l'héroïne lutte pour tenir le coup à grands coups de mutation personnelle. Elle rejoint en cela *Mademoiselle Ogin*, ravissante amoureuse d'un samouraï converti au catholicisme alors que la vie conjugale de la demoiselle est déjà programmée. Dans une séquence clin d'oeil aux *Amants crucifiés* de Mizoguchi, Tanaka met en scène le samouraï baignant les pieds blessés de la jeune héroïne. Les codes habituels du cinéma qui veulent que les femmes sont souvent passives dans des rôles d'infirmières à la disposition du héros vaillant sont inversés. A travers ses films, Kinuyo Tanaka cinéaste montre de façon douce et forte, combien il ne faut pas aller contre soi-même, que personne ne doit le demander et encore moins l'imposer.

— Virginie Apiou

SÉANCES

Lettre d'amour (Koibumi, 1953, 1h38)

- > LUMIÈRE TERREAUX Lundi 11 octobre, 11h
- > VILLA LUMIÈRE Mardi 12 octobre, 18h45
- > UGC CONFLUENCE Jeudi 14 octobre, 11h15

La Lune s'est levée (Tsuki wa noborinu, 1955, 1h41)

- > PATHÉ BELLECOUR Dimanche 10 octobre, 11h15
- > LUMIÈRE TERREAUX Mardi 12 octobre, 14h30
- > CINÉMA OPÉRA Samedi 16 octobre, 14h30

Maternité éternelle de Kinuyo Tanaka

(Chibusa yo eien nare, 1955, 1h46)

- > LUMIÈRE TERREAUX Mercredi 13 octobre, 10h45

La Princesse errante (Ruten no ohi, 1960, 1h42)

- > VILLA LUMIÈRE Lundi 11 octobre, 11h
- > LUMIÈRE TERREAUX Jeudi 14 octobre, 11h

La Nuit des femmes (Onna bakari no yoru, 1961, 1h33)

- > COMOEDIA Mercredi 13 octobre, 14h30
- > LUMIÈRE TERREAUX Vendredi 15 octobre, 17h15

Mademoiselle Ogin (Ogin-sama, 1962, 1h42)

- > LUMIÈRE TERREAUX Dimanche 10 octobre, 14h15
- > CINÉMA OPÉRA Vendredi 15 octobre, 14h
- > UGC CONFLUENCE Samedi 16 octobre, 14h

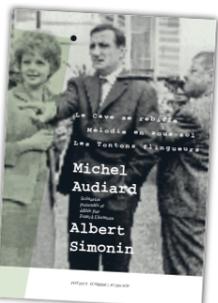


Sur le plateau du *Cave se rebiffe*, Grangier, Gabin et Blier causent.

SÉANCES

Le Cave se rebiffe de Gilles Grangier (1961, 1h38)

- > VILLA LUMIÈRE Dimanche 10 octobre, 16h
- > PATHÉ VAISE Lundi 11 octobre, 20h30
- > UGC CONFLUENCE Mardi 12 octobre, 11h
- > NEUVILLE-SUR-SAÛNE Mercredi 13 octobre, 20h
- > COMOEDIA Samedi 16 octobre, 19h30
- > PATHÉ BELLECOUR Dimanche 17 octobre, 14h



A LIRE

> **Michel Audiard - Albert Simonin : Le Cave se rebiffe, Mélodie en sous-sol, Les Tontons flingueurs, scénarios édités, annotés et présentés par Franck Lhomeau, Ed. Institut Lumière / Actes Sud (880 pages, 39 euros)**
Disponible à la librairie du village

GRISBI

Il n'écrivait pas comme un cave

Après la parution de trois scénarios de Michel Audiard adaptés de romans de Georges Simenon, les éditions Institut Lumière / Actes Sud s'intéressent aujourd'hui à la collaboration entre le scénariste-dialoguiste et **Albert Simonin**. **Franck Lhomeau**, historien du roman policier, nous explique qui était l'auteur du *Cave se rebiffe*.

Qui était Albert Simonin ?

Né en 1905, il a quinze ans de plus que Michel Audiard. Il est issu d'un milieu plutôt modeste, vit à Paris dans le quartier de la Chapelle, et, entre les deux guerres, il se partage entre son métier de chauffeur de taxi et l'écriture. Il a rencontré un personnage assez fantasque, Jean Bazin, déjà auteur à la NRF, avec qui il écrit *Voilà taxi !* : il y raconte son métier en utilisant l'argot, avec même un glossaire en fin d'ouvrage. Pendant l'occupation, il a une activité de journaliste et de collaborateur. Il va être condamné à cinq ans d'emprisonnement, dans différents centres pénitentiaires, certains assez durs. Il sort en 1949 et en 1952, il écrit *Touchez pas au Grisbi*, en réaction au roman noir américain. « *Nous aussi, on a des truands* », dit-il. Le livre connaît un succès immédiat et devient le titre le plus vendu de la Série Noire.

L'argot dans le roman noir, ça devient une mode ?

Auguste Le Breton rencontre aussi un grand succès avec *Du Rififi chez les*

hommes, mais la critique différencie les deux romanciers et leur usage de l'argot : Simonin est un styliste, il n'a jamais connu le monde des truands qu'il raconte. On a caché les motivations de son emprisonnement pour dire qu'il avait appris l'argot auprès de ses co-détenus, mais il y a une grande part de légende. Sa démarche est plus littéraire que celle de Le Breton qui, lui, a vraiment fréquenté la pègre. L'adaptation très rapide de *Touchez pas au Grisbi* par Jacques Becker impose aussi Simonin comme homme de cinéma. Et il arrête l'écriture romanesque après la trilogie de Max le Menteur, parce que le cinéma est plus lucratif.

Comment rencontre-t-il Michel Audiard ?

Ils collaborent pour la première fois sur *Courte tête* de Norbert Carbonneaux (1955), une bonne comédie sur une escroquerie au turf, un film salué par Truffaut. S'étaient-ils déjà rencontrés auparavant ? C'est possible, mais rien ne l'atteste. Il faudra attendre plusieurs années pour qu'ils se retrouvent. Entretemps, Simonin

a participé à des films plutôt médiocres. Leur collaboration sera harmonieuse, elle va durer dix ans : ils écriront ensemble une douzaine de films, Simonin plutôt au scénario, Audiard plutôt aux dialogues.

Au cours de vos recherches, qu'avez-vous appris sur l'écriture du *Cave se rebiffe* (1961), réalisé par Gilles Grangier ?

Contrairement à ce qu'on a dit, Simonin a tout de suite écrit un scénario de comédie, alors que son roman aurait pu avoir un traitement aussi réaliste que celui de Becker sur le *Grisbi*. Mais le genre est déjà parodié – pensez aux différentes aventures de Lemmy Caution – et Simonin n'a pas envie de valoriser le monde des truands qu'il ne trouve pas très glorieux. Son adaptation est très construite, elle comporte déjà des dialogues, ce qui modifie un peu le regard sur le travail d'Audiard, sans rien enlever à l'importance de son apport.

— Propos recueillis par A. F.

Une célébration gaie et mélancolique

Stars et public en communion ont ouvert le 13^{ème} festival Lumière avant de rire au *Cameraman*, de Buster Keaton.



La Princesse de Montpensier, 2010

Le Beau voyage

Je disais donc que la seule fois où j'ai vu Bertrand Tavernier à l'œuvre, c'était en octobre 2009 quelque part dans le Cantal. Le cinéaste tournait dans un château du XI^e siècle *La Princesse de Montpensier*, d'après une courte nouvelle de Madame de La Fayette. Le texte en question débutait ainsi : « Pendant que la guerre civile déchirait la France sous le règne de Charles IX, l'amour ne laissait pas de trouver sa place parmi tant de désordres et d'en causer beaucoup dans son empire. ». On sentait déjà à travers ces quelques lignes, la façon dont la petite et la grande Histoire pouvaient valser ensemble. Sans trébucher. En ce mois d'octobre de l'an 2009, *La Princesse de Montpensier* était là, à portée. Tavernier aussi du coup. Il a d'abord fallu que mon taxi sillonne la vallée du Lot et qu'au détour d'un virage, une étendue s'offre à moi, longue langue de verdure sur laquelle trônait, majestueux, un château moyenâgeux. L'édifice rescapé de temps inexorable renvoyait immédiatement le XXI^e siècle au-delà des collines. Bertrand Tavernier était là, entouré de sa cavalière et ses nombreux soupriants. Je le trouvais en train d'ajuster les déplacements de ses interprètes avec une assurance évidente. Chacun proposait, lui tranchait.

Le film en costumes, l'une des grandes affaires de Bertrand Tavernier. Une inclination qui l'a souvent fait passer pour un chantre du classicisme, comme si la modernité n'était soluble que dans le contemporain. Derrière son « steadycameur », le cinéaste posté au pied de son château « Montpensier », répétait à qui voulait l'entendre (c'est-à-dire, tout le monde) son mantra : « Il faut casser le côté antiquaire. » Être moderne, c'est avant tout cette formidable capacité à rendre chaque époque plus proche de nous. « Faire comme si la caméra avait été inventée en 1778 » avait joliment dit Jean Rochefort sur le tournage de *Que la fête commence*.

Bertrand Tavernier jouait aussi sur les mots. Au détour d'un dialogue, Lambert Wilson avait ainsi osé remplacer une expression par une autre. Le cinéaste soudain écorché, avait alors tapé du pied pour marquer sa gêne. Il m'expliquerait plus tard qu'en lisant la nouvelle de Madame de La Fayette, un « simple » adjectif ouvrait des perspectives surprenantes. « Prenez "tourmenté", au XVI^e siècle, ce mot était extrêmement violent. Il signifiait : battre, taper, fouetter... Rien à voir avec la figure du romantique ombrageux. Il a donc fallu étudier le texte en profondeur. » Je me souviens aussi de ce plan découvrant des draps blancs suspendus que le vent avait retourné ou froissé. L'accessoiriste semblait désolé. « On n'est pas là pour faire du beau ! » avait lancé Tavernier satisfait de ce que le hasard lui donnait. Le cinéaste paraissait tout de même soucieux. En fait, son esprit vagabondait. Il cherchait désespérément le titre d'une chanson de Bobby Lapointe. Je n'ai pas osé sur le moment lui demander le rapport avec sa *Montpensier*. J'aime à croire maintenant qu'il s'agissait du *Beau Voyage*.



Autour de Minuit, 1986

François Cluzet a tenu l'un des rôles principaux d'*Autour de Minuit* (1986), le grand film de Bertrand Tavernier sur le jazz, illuminé par la présence du saxophoniste Dexter Gordon.

Le comédien se souvient.

SÉANCES

Autour de minuit de Bertrand Tavernier ('Round Midnight, 1986, 2h13)
 > **PATHÉ BELLECOUR** Mercredi 13 octobre, 19h
 > **VILLA LUMIÈRE** Dimanche 17 octobre, 18h45

« Bertrand était un passionné, un amoureux du cinéma, un grand cinéaste. Je mesure la chance que j'ai eue qu'il me confie ce rôle, un rôle de fan mais aussi d'homme bouleversé par la musique d'un compositeur. Je sais que Jean Cosmos lui avait parlé souvent de moi. Je ne me souviens pas de la première rencontre avec Bertrand, mais très bien de celle avec Dexter Gordon : on était à New York, il a ouvert la porte, j'ai été obligé de lever mon regard, il mesurait 2 mètres. Et puis Dexter a beaucoup parlé et sa femme m'a regardé : "François, vous comprenez ce qu'il a dit ?" Là, je panique, qu'est-ce que je leur réponds ? J'ai dit non. Elle m'a répondu : "oh vous savez, même ses amis

ne le comprennent pas". J'avais bien fait d'être sincère ! Avant le tournage, Bertrand m'avait prêté des disques, mais je connaissais déjà le trompettiste Éric Le Lann, qui joue dans le film. Sur le plateau, Bertrand était très heureux d'avoir réuni des pointures du jazz, et comme il n'avait pas envie de les décevoir, il était très concentré sur ce qu'il attendait de chacun, très heureux aussi des surprises que les musiciens lui offraient. Il y avait quelque chose d'amoureux dans ce film, l'amour du jazz pour Bertrand, la connaissance qu'il en avait et tout à coup la réalisation de ce projet qui lui tenait tant à cœur. Quelle chance, aussi, de côtoyer Alexandre Trauner et ses décors dans les

studios d'Épinay ! Le film nous a rendus amis, Dexter et moi. En jouant simplement les situations, une amitié est née, comme celle entre Bud Powell et le Français Francis Paudras, qui avait inspiré le film. Bertrand et moi, on ne s'est pas revus. Il y a quelques années, je lui ai envoyé un message, en lui disant à peu près : je ne sais pas si c'est le succès, ou si c'est le temps, mais maintenant je sais qui est grand, et qui ne l'est pas. J'étais peut-être trop jeune pour comprendre la difficulté à faire ce film. Je crois que ma lettre lui a fait plaisir. »

— Propos recueillis par A. F.



« C'est formidable ! » L'une des phrases favorites de l'éternel et enthousiaste cinéophile qu'était Bertrand Tavernier, a lancé l'édition 2021 du festival Lumière. Ouverte sur un magnifique hommage à celui qui fût président de l'Institut Lumière pendant près de 40 ans, la cérémonie a fait salle comble sous la Halle Tony Garnier. 5000 passionnés ont fait une ovation pour saluer sa mémoire. Une célébration rythmée au passé et au présent : Jean-Paul Belmondo disparu cette année, Édouard Baer et son sens inné de la formule - « de navets en films

potables, on fait une petite carrière » - ou l'Italien Paolo Sorrentino, amusé par le clin d'œil du festival à sa passion pour Diego Maradona. Autre invité prestigieux, le compositeur aux « 300 musiques de films » Philippe Sarde, dont la célèbre *Chanson d'Hélène* écrite par Jean-Loup Dabadie a été interprétée en musique par Alain Chabat et Irène Jacob, accompagnés par le pianiste Didier Martel. Citant le poète Bukowski, la comédienne et nouvelle présidente de l'Institut Lumière a confié son émotion d'endosser cette responsabilité : « Sois à

l'affût, il y a des issues, il y a de la lumière quelque part. Il y en a peut-être peu, mais elle bat les ténèbres ». Chefs d'orchestres improvisés d'un soir, les agitateurs Benoît Poelvoorde, Édouard Baer et Alain Chabat ont donné le coup d'envoi à cette ouverture scandée dans toutes les langues : François Damiens en bruxellois, Paolo Sorrentino en italien, Maggie Gyllenhaal en anglais, Joachim Trier en norvégien. Et Rosy de Palma de surenchérir en espagnol : « ¡ Declaramos el festival de Lyon abierto ! »

— Benoît Pavan et Charlotte Pavard

HOMMAGE

Tavernier, l'homme cinéma



L'Appat, 1995

Il a été l'un des plus grands cinéastes français, le président de l'Institut Lumière et il a longtemps rêvé de ce festival qui aujourd'hui lui survit. Hommage lui est rendu ce soir.

Au quotidien, son absence est ressentie par ses proches et par ce large réseau de cinéphiles avec qui il échangeait des e-mails enthousiastes et informés, après avoir revu tel film hollywoodien qu'il traquait depuis longtemps ou obtenu telle info sur l'histoire du cinéma. Mais c'est peut-être au festival Lumière que la disparition de Bertrand Tavernier, parti au printemps dernier, va être vécue de façon tangible par le plus grand nombre. Par celles et ceux qui goûtaient ses présentations érudites et joyeuses, dans la grande salle de l'Institut Lumière, ou qui s'émerveillaient de la tenue littéraire de son éloge du récipiendaire du Prix Lumière, texte qu'il peaufinait chaque année, et disait à sa manière de grand timide, regard baissé, micro vacillant... Le festival mettait en lumière, si l'on ose dire, quelques-unes de ses grandes qualités : une curiosité sans bornes, un engagement sans faille au service de ses valeurs – et la défense du cinéma et des cinéastes en était une – et puis cette conviction communicative qu'admirer autrui, un pair, un créateur, n'est jamais un aveu de faiblesse mais toujours un sentiment qui vous grandit. On ne va pas refaire ici, en quelques lignes, le parcours de

cinéaste et celui de citoyen de Bertrand Tavernier, mais on peut souligner que les deux étaient intimement liés, que ses films étaient ses visions du monde et qu'ils étaient nourris par cette certitude que l'homme et la société devaient tendre vers cette « honnêteté ordinaire » ou « décence commune » qu'il empruntait à George Orwell. C'était une éthique de comportement et, finalement, une foi en l'homme. Il reste ses films et ils sont emplis de lui. On pense, par exemple, au personnage du comte de Chabannes dans *La Princesse de Montpensier*. Bertrand Tavernier lui avait donné sa pudeur, sa foi totale en la raison face à la folie des hommes. Son interprète, Lambert Wilson, dira sans doute cet intime transfert du cinéaste à lui-même. Et tous celles et ceux qui l'ont admiré et qui ont accompagné son chemin le raconteront. Ce sera un peu triste et sûrement très joyeux ! — Aurélien Ferenczi

SOIRÉE HOMMAGE À BERTRAND TAVERNIER

Lectures, montages, extraits, musique
 > **AUDITORIUM DE LYON** Dimanche 10 octobre, 19h45

Bertrand, Dexter et moi

Résister, disent-ils

La troisième édition du **Salon du DVD** réunit cette année au Village du MIFC seize éditeurs venus présenter au public leur catalogue. Trois éditeurs indépendants, **Le Chat qui Fume**, **Extralucid Films** et **La Traverse** répondent à nos questions.

Pouvez-vous nous présenter votre société ?

Stéphane Bouyer : Le Chat qui Fume a 16 ans et 125 titres à son catalogue. Nous proposons des films rares, fantastiques, horrifiques, ou érotiques. Nous publions aussi de gros titres comme *La Balance* ou *Possession* – un de nos beaux succès avec 3000 exemplaires vendus -, qui permettent d'attirer l'attention médiatique.

Carine Bach : Nous allons fêter les 2 ans d'Extralucid Films à Lyon, le 13 Octobre ! Nous avons édité près de 20 films, en 4 collections, respectivement consacrées aux films fantastiques des années 70 et 80, à des films plus contemporains, à des films d'animation, et aux femmes réalisatrices, série pour laquelle nous sommes associés à l'éditeur Elephant Films.

Gaël Teicher : La Traverse a 10 ans. Notre travail repose sur quelques directions essentielles : d'une part, les oeuvres rares, les cinéastes rares, parce qu'ils sont hors des circuits de diffusion traditionnels – comme Jean-Daniel Pollet, Pierre Creton ; ou parce qu'ils appartiennent à ce qu'on appelle les « cinématographies peu diffusées » - par exemple les cinéastes d'Afrique. Autre axe de notre travail, les portraits d'artistes.

Comment va l'édition physique ?

Stéphane Bouyer : L'édition va mal mais elle est recentrée sur de vrais passionnés, « cinéphages », qui veulent découvrir

des films jamais ou rarement vus. On est une petite structure, avec seulement deux salariés, alors un certain volume de ventes peut être rentable pour nous alors qu'il ne le serait pas pour de plus gros éditeurs. Et on fait de la vente directe, donc notre marge est plus importante. On vend aussi beaucoup à l'étranger, surtout quand il s'agit de films français.

Carine Bach : C'est devenu un marché de niche mais, paradoxalement, de nouveaux éditeurs apparaissent ! C'est dire l'espoir et la foi que nous avons en le support physique à l'heure du tout numérique et de la multiplication des plateformes VOD/SVOD... L'édition physique s'adresse de plus en plus aux collectionneurs.

Gaël Teicher : Que dire ? Les deux termes sont importants, « édition » et « physique », créer et diffuser des objets qu'on tient en main. Elle est économiquement bien plus fragile qu'elle ne le fut, alors qu'elle est de plus en plus indispensable, parce que le matériel est sans doute un bien commun plus que le... dématériel ? Y aurait-il vraiment une histoire du cinéma aujourd'hui si le négatif n'avait pas existé ?

VILLAGE DU MARCHÉ INTERNATIONAL DU FILM CLASSIQUE

> RUE DU PREMIER-FILM, LYON 8^{ÈME}
Dimanche 10 octobre, 19h30

POUR RETROUVER LES CATALOGUES

> extralucidfilms.com
> lechatquifume.com
> latraverse-films.com (prochainement)

Parmi vos dernières parutions, quelle est celle à ne pas manquer ?

Stéphane Bouyer : *Bayan Ko*, un film mythique de Lino Brocka, totalement perdu pendant 35 ans. C'est un film politique, mis en scène comme un polar. On est fier parce que les archives philippines nous en ont demandé une copie ! Il est en salles en ce moment et en blu-ray en novembre.

Carine Bach : *Bubble Bath*, un film d'animation hongrois de 1980, une comédie musicale expérimentale synchronisée aux battements du cœur ! Il est tellement riche, généreux, enthousiasmant... Et malgré sa restauration par le Film Archiv hongrois et sa sélection à Anecy Classics, son exposition est restée plus que discrète dans la presse.

Gaël Teicher : La trilogie de livres-DVD consacrée au travail de Pierre Creton, *Habiter, Sur la voie et N'avons-nous pas toujours été bienveillants*, parus en mars dernier. De quoi découvrir une œuvre somptueuse.

— Aurélien Ferenczi



Bubble Bath, 1980



Él - Tourments, 1953

« *Peut-être est-ce le film où j'ai mis le plus de moi-même* ». Avec les femmes de sa vie, Luis Buñuel fut d'un genre protecteur à l'excès. Méfiant, jaloux comme un tigre à l'occasion, interdisant par exemple à son épouse Jeanne Rucar de sortir de chez eux lorsqu'il était absent. Et pourtant, le temps d'un film, il eut la force de rire de ses travers de macho maladif : *Él* (« Lui », distribué en France sous le titre de *Tourments*) offre le portrait de Francisco Galvan, un grand bourgeois qui tombe follement amoureux de Gloria, une femme croisée pendant la messe, qui va devenir le révélateur de son délire paranoïaque. Le scénario s'inspire d'une histoire vraie, mais permet au cinéaste espagnol d'y déployer toute sa fantaisie érotico-névrotique, au fil de séquences où brillent

COUP DE PROJECTEUR

Él - Tourments

Tourné en 1953 durant la première étape mexicaine de Luis Buñuel, *Él - Tourments*, propose un portrait clinique et parfois comique d'un jaloux maladif.

son goût de la provocation et son attrait pour le fétichisme des pieds, qu'il développera plus tard. La bourgeoisie et l'Église en prennent pour leur grade évidemment, a fortiori lorsqu'ils récriminent Gloria, qui a forcément dû « mal agir ». Mais ce n'est pas le cœur du propos. Buñuel, qui avait étudié un temps l'entomologie, voulait d'abord se livrer à travers le film à une étude de cas psychiatrique et observer son personnage assurait-il « *comme je l'aurais fait d'un insecte* ». Jacques Lacan trouverait d'ailleurs le long métrage suffisamment bien documenté pour le projeter en cours à ses élèves en psychiatrie. *Él - Tourments* doit beaucoup à l'interprétation emphatique et au sens propre « démente » d'Arturo de Córdova, tour à tour séducteur, sadique,

lâche et finalement pitoyable. Mais toujours si imprévisible ; comme lorsqu'il manque de précipiter son épouse du haut d'un clocher, mais plaide avoir juste voulu plaisanter. Le génie réside alors dans cette manière glaçante de vider le mélodrame de son caractère et de le guider sur le chemin du sarcasme. La folie du personnage n'en devient que plus patente. Et littéralement spectaculaire.

— Carlos Gomez

SÉANCES

Él - Tourments de Luis Buñuel (*Él*, 1953, 1h32)
> VILLA LUMIÈRE Dimanche 10 octobre, 11h15
> UGC CONFLUENCE Mardi 12 octobre, 14h
> CINÉMA OPÉRA Samedi 16 octobre, 19h30
> PATHÉ BELLECOUR
Dimanche 17 octobre, 10h45

PORTRAIT

Un jour, un bénévole

ANTOINE ROUCHÉ,
27 ANS



MA BIO EXPRESS : Originaire de Marseille, je me suis installé à Lyon il y a trois mois par amour. Après mes études en montage audiovisuel, j'ai travaillé pour des chaînes de télévisions comme TF1, KTO où je faisais les bandes annonces des fictions et des émissions. Fraîchement débarqué à Lyon, je recherche actuellement un poste de monteur audiovisuel.

MES CINÉASTES PRÉFÉRÉS : Je suis un fan de Tim Burton et David Fincher. Je suis aussi très client des films Marvel : dès qu'un nouvel opus sort en salles, je vais le voir !

MON FILM DE CHEVET : *Big Fish* de Tim Burton. J'ai vu ce film quand j'étais gamin, il m'a beaucoup influencé.

MON GOÛT POUR LE BÉNÉVOLAT : C'est une grande première pour moi cette année, en tant que bénévole et festivalier. Le bénévolat est l'occasion de découvrir les coulisses du festival. C'est important aussi de sentir qu'on est utile à l'événement, c'est gratifiant.

MES MISSIONS AU FESTIVAL : L'installation des rayons de la boutique DVD, que l'on appelle aussi le montage. Je participe aussi à l'accueil et au placement du public dans plusieurs salles, notamment lors des différentes cérémonies.

MON MEILLEUR SOUVENIR DU FESTIVAL : C'est mon premier festival donc le meilleur est à venir ! J'ai tellement parlé du festival à ma copine qu'elle a envie de rejoindre l'équipe des bénévoles l'année prochaine ! — Laura Lépine

La Mort de Belle

Une adaptation noire et poisseuse de Simenon, portée par une distribution haut-de-gamme.

L'un des meilleurs films d'Édouard Molinaro.

C'est une époque où, de son propre aveu, Édouard Molinaro se cherche. Il a passé la trentaine, réalisé quatre films, dont des polars efficaces qui ont montré son savoir-faire technique. Pourtant, il les trouve vains. Il se compare aux jeunes loups de la Nouvelle Vague, ses contemporains, qui semblent, eux, pleins de leurs propres sujets. Il se demande s'il a quelque chose à dire, s'il ne sera pas toujours un technicien sans âme. Et puis arrive *La Mort de Belle*, tiré d'un roman très noir de Simenon. L'action se situe aux États-Unis, c'est Jean Anouilh, pas le moins prestigieux des scénaristes, qui adapte, et transpose l'intrigue dans un autre pays propice au puritanisme, la Suisse.

Soit un professeur trop tranquille, qui héberge la fille d'une amie de son épouse : une très jeune et très belle Américaine qu'on retrouve, un soir, assassinée. Le juge d'instruction, satisfait de lui au-delà du possible, en est sûr, c'est cette vie trop rangée, aux pulsions trop réprimées, qui fait du professeur le coupable. La mécanique est implacable : c'est la fabrique d'un assassin... Le luxe de détails porté à l'enchaînement des faits, la description soignée d'un certain milieu social : on retrouve tout Simenon, mais le script n'aurait pas suffi, il faut un cinéaste et un directeur d'acteurs hors pair.

Tous les seconds rôles sont formidables, de Monique Mélinand en épouse résignée à Yvette Etiévant en secrétaire aventureuse, via la beauté entêtante d'Alexandra Stewart. On notera aussi, dans le rôle de la mère de la victime, l'actrice belge Louisa Colpeyn, qui dans la vie était la mère de Patrick Modiano. Mais au cœur de la distribution trône Jean Desailly, qui promène son air hagard, perdu, si domestiqué que sa tentative tardive et désiroire de vivre pleinement, dans les bars de Genève et des environs, est vouée à l'échec. — Aurélien Ferenczi

SÉANCES

La Mort de Belle d'Édouard Molinaro (1961, 1h31)
> PATHÉ BELLECOUR Dimanche 10 octobre, 22h
> CINÉMA OPÉRA Lundi 11 octobre, 19h30
> INSTITUT LUMIÈRE Mercredi 13 octobre, 14h15

ENSEMBLE, CONTINUONS DE PARTAGER LES ÉMOTIONS DU CINÉMA



BNP PARIBAS, PARTENAIRE DU FESTIVAL LUMIÈRE DEPUIS SA CRÉATION

Pour cette 13^e édition, nous restons engagés aux côtés des acteurs du 7^e art pour continuer à vous faire vivre la passion du cinéma. Prolongez l'expérience de Lumière 2021 sur welovecinema.bnpparibas



BNP PARIBAS

La banque d'un monde qui change



Rédaction en chef : Aurélien Ferenczi avec Virginie Apiou
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet - Kibland Agence

Imprimé en 4 700 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org